

## Distro - Retour

Mon envie d'un autre monde va petit à petit éclore. Mais avant de déterminer par quels bouts je vais attaquer l'Everest de mes désirs, il me faudra arpenter bien des chemins et pratiquer parfois des hors-piste périlleux avant de retourner sur des routes plus sereines.

Après bien des péripéties, il y a le retour en Bretagne. J'ai 15 ans et l'adaptation dans ce pays qui était et sera à nouveau le mien n'est pas facile. Je ne parle ni le breton, ni le français. Ma première préoccupation est de parler le français aussi vite que possible pour communiquer, pour faire savoir qui je suis et partager ce que je pense. Mes premiers contacts avec les jeunes de mon âge à Huelgoat, ville communiste, ne sont pas des plus chaleureux. Pour certains d'entre eux, je ne suis qu'une sale Yankee qui fait la guerre au Vietnam, une capitaliste qui dort sur un matelas rempli de dollars. Les Parisiens, têtes de chien, sont eux déjà mal vus, mais l'animosité à l'égard de la seule Américaine du bourg atteint des sommets. Fort heureusement, cette violence sera de courte durée.

Par bonheur il y a mes cousines Cathy et Mariannick, nous vivons dans la même rue, je partage désormais avec elle mon quotidien. Nous sommes à la fin des années 60, en plein dans les années twist et rock n'roll. J'ai ramené des U.S.A mes 45 tours et les partage volontiers avec ceux qui le veulent bien et surtout avec mes nouvelles copines de la rue, Nicole, Chantai, Eliane, Marie-Jo... Je leur montre les pas de danses, je raconte l'Amérique, les concerts, le cinéma, les glaces aux dizaines de parfums, les immeubles, les parcs d'attractions, les Beatles et Elvis Presley... Je porte des jeans serrés, des tee-shirts, une casquette de base-bail à fleurs et des sneakers bleus. C'est sûr, je manque d'élégance mais mon look me distingue des autres, mes frusques me rattachent à l'Amérique, New York me manque.

Le combat pour me faire accepter de porter des jupes, robes, chemisiers et autres fanfreluches du genre sera quotidien entre ma mère, mes copines et moi. Et puis, il y a les bas en nylon suspendus au sacro-saint porte-jarretelles ! Je ne m'y ferai jamais. Mais qui est l'abruti qui a inventé un truc pareil ?

Une seule arrivera à me convaincre qu'un peu d'élégance ne nuit pas à l'indépendance, ma cousine Geneviève. Elle habitait Le Havre et venait passer du temps avec nous pendant les vacances. C'était l'été, l'insouciance, les rigolades et les confidences. Moi, j'étais indisciplinée, facétieuse, rebelle et mal fagotée et toujours en mouvement. J'étais baba devant ma grande cousine, toujours élégante, elle avait une classe folle, savait dire les choses calmement et pouvait tenir une conversation

sans dire de gros mots. Je lui dois beaucoup. C'est elle qui m'a appris à me maquiller sans outrance, à me poser sur une chaise et pas me laisser tomber dessus, à virer mon affreuse casquette yankee de ma tête et laisser pousser mes cheveux et tant d'autres petites choses qui, faut le reconnaître, vont améliorer mes relations avec autrui. Les quelques bonnes manières acquises à cette période n'ont pas été vaines. Je ne la remercierai jamais assez de n'avoir jamais rompu le fil qui nous liait l'une à l'autre.

L'été, c'est aussi le débarquement des Parigots et je découvre des jeunes dont les parents ont fait comme les miens, partis ailleurs gagner leur vie, mais eux ont choisi la capitale des Gaules. Les jeunes débarquent en vacances chez les grands-parents ou dans la famille, seront rejoints par leurs parents à leur tour en congé. L'arrivée de ces forts en gueule, frimeurs qui nous toisent dans leurs vêtements dernier cri change évidemment l'ambiance dans le bourg. Mais, c'est sacrement joyeux et vivifiant !

L'un d'eux ne frime pas et il a un vrai sens de l'humour, moqueur mais infiniment drôle et il se débrouille en anglais. Il deviendra mon ami, un ami pour toujours. Yann, comme moi aime la musique et connaît toutes les chansons qui arrivent d'Angleterre et des U.S.A. On se chante des hit-parades entiers. Comme moi, il adore la radio, on est accro à Radio Caroline, une radio pirate britannique qui émet d'un bateau offshore. Plus tard, Yann en fera son métier, moi aussi, lui à Europe 1 et moi à Radio France. Nous ne manquons jamais de nous retrouver pendant les vacances, amis, complices, on est de toutes les fêtes. Aucune ambiguïté dans notre relation, on est vraiment amis. Avec un ami on peut tout partager, le bon et le moins bon, mais nous partageons et le faisons encore aujourd'hui de sacrés fous rires et une amitié indéfectible.

Je vais trouver ma place dans mon nouveau monde. Mon succès atteindra son apogée le soir de la fête des collèges à Noël. Je monte sur scène pour chanter, accompagnée d'un de nos professeurs, Bernard Le Troquer à la batterie, et de quelques élèves, Guy Coatéval à l'accordéon, Jean-François Thomas à la basse venu prêter son tempo pour l'occasion et mon ami Rémy Colleter à la guitare. Je chante une chanson de Patty Duke. Rémy grand organisateur de cette prestation a toujours eu l'art et même encore aujourd'hui de réunir, rassembler et faire le lien entre tous les copains. Je lui suis infiniment reconnaissante d'avoir participé à faciliter mon intégration dans ma nouvelle vie.

Rémy avait de qui tenir. Sa mère Valentine Colleter aida ma mère au même moment à reprendre pied chez elle aussi. En quittant Huelgoat pour New York, ma mère avait

abandonné une des choses qu'elle aimait par-dessus tout, chanter. Suzig se produisait dans des concerts depuis plusieurs années. Elle avait une voix magnifique et l'étoffe d'une grande chanteuse. Mais elle fit le choix d'élever ses filles, de suivre son mari et de se dévouer corps et âme à sa tribu. A son retour, ce fut une aubaine, un cadeau du ciel de rencontrer Valentine Colleter, « le Rossignol de Quénéquen », la plus extraordinaire chanteuse de Kan ha diskan. Elles devinrent amies et partenaires et écumèrent pendant des années les festoù noz qui renaissaient. A cette période je me rends compte que beaucoup de familles d'Huelgoat sont pauvres et ne mangent pas tous les jours à leur faim. Le travail est dur et la paie est faible. Le pain et les pâtes constituent les éléments majeurs des repas familiaux. De retour en Bretagne mes parents découvrent avec horreur qu'une centrale nucléaire, la première de France, a été construite tout près d'Huelgoat, à Brennilis sur les landes des Monts d'Arrée.

Ils connaissent les méfaits du nucléaire, savent à quel point c'est polluant, dangereux et doutent fort que des techniciens français arriveront à faire marcher cette machine infernale. La construction et la mise en route de cette usine vont donner l'impression d'un plein emploi durable dans les bourgs environnants. Une chimère. En vérité cette installation n'est qu'une expérience ratée. L'E.D.F et l'État mettront un terme en 1967 à ce projet sans se préoccuper pendant des années des dégâts sur l'environnement ni sur la santé des populations autour. Les gens qui pensaient avoir trouvé du travail pour un bon moment se retrouvent sans emploi à nouveau. Certains feront carrière dans le nucléaire mais devront nécessairement s'expatrier. Contraints et forcés par la vindicte populaire et le travail de nombreuses associations de trouver des solutions, les responsables de ce gâchis n'ont toujours pas réussi à ce jour, à vider les lieux des substances nocives, polluantes et mortelles qu'ils contiennent. Je ne comprendrai jamais les pro-nucléaires !

La misère qui suit la fermeture du site, même si quelques individus restent pour le surveiller et entretenir les lieux, va contraindre les gens au départ, encore une fois. Suzig à cette période a ouvert une crêperie à Huelgoat. Un lieu dont le succès dépasse la frontière de la forêt domaniale grâce à la qualité de ses crêpes et à son audace culinaire. Elle va bousculer les habitudes. Là où l'on vient chez celles qui font des crêpes chaque vendredi, jour maigre, en apportant son assiette contenant ses morceaux de beurre, voire sa tranche de jambon, Suzig propose des crêpes déjà garnies. Elle propose à la carte des crêpes qui portent des noms, la crêpe de blé noir à l'Américaine garnie d'une viande hachée mijotée aux petits oignons et sauce

tomate aux herbes. La crêpe est accompagnée d'une salade verte à la vinaigrette et aux morceaux de pommes et cornichons. L'Océane sera garnie de crabe à la sauce crémeuse, la crêpe froment qui recueille le plus de louanges sera celle à la banane cuite au beurre à l'orange et flambée au Grand Marnier, surmontée d'une crème chantilly et d'une violette confite au sucre. Elle portera le nom de Margarita comme le docteur huelgoatain du même nom qui viendra la déguster presque tous les dimanches.

A la crêperie nous verrons débarquer des gens de partout. En hiver, elle ne désemplit pas le week-end. La semaine ma mère fait des crêpes à emporter qu'elle met en dépôt dans de petites épiceries de campagne. Souvent je l'accompagne pour livrer des villages de Scignac, Bolazec, Poullaouen, Plouyé, Guerlesquin... Les week-ends et l'été ma mère embauche d'autres personnes mais je me retrouve presque tout le temps au service en salle. Gwenola et Mari-Loeiza sont de corvée de plonge dans l'arrière cuisine. Gwenola rentre dans l'adolescence et Mari-Loeiza, à peine 10 ans, y mettra aussi tout son cœur.

Je garde un bon souvenir des filles qui viendront travailler chez nous à la crêperie. Si je me rappelle bien de leurs visages, la plupart de leurs prénoms m'échappent. Je pense à Annie, la douceur personnifiée qui avait du cœur à l'ouvrage. Je crois qu'elle nous a quittées pour se marier et je me suis toujours demandé ce qu'elle est devenue. Il y a eu aussi Marie-Hélène, belle comme un cœur, une pêche d'enfer et un sourire à croquer le monde à pleines dents. Nous nous revoyons de temps en temps, toujours grâce à Rémy. De la bande des soixantenaires que nous sommes, Marie-Hélène est la seule à danser toute la nuit sans discontinuer !

Dans cet univers de filles, il y a ma mère qui travaille dur, ma grand-mère Marianne qui malgré son âge et la maladie qui la grignote peu à peu, passe son temps au coin de la grande table de la cuisine. Elle épluche les légumes, fouette à la main la crème Chantilly et surveille du coin de l'œil les préparations qui mijotent sur la cuisinière à bois et charbon.

Gwenola, déteste l'école et se réfugie dans le dessin pour lequel elle montre déjà une réelle prédisposition.

Youenn n'est pas encore là avec nous, il reste travailler à New York et ne reviendra en Bretagne qu'au printemps 1969.

